

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Maurice de GAILHARD BANCEL

La jeunesse catholique et sa mission

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1908, tome 10, p. 257-260

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

La Jeunesse Catholique et sa mission ⁽¹⁾

Le premier travail qui s'impose à la Jeunesse Catholique est un travail d'apostolat religieux et de conquête morale. Auxiliaire du prêtre, elle doit comme lui chercher à élever vers l'au-delà les regards de la foule si volontiers fixés sur la terre. Est-ce que donc nous vivrions en dehors de la vie du monde ? et notre système serait-il incompatible avec le progrès humain ? Beaucoup d'hommes le croient. Il ne sera sans doute pas inopportun de rappeler brièvement pourquoi ils se trompent.

Les groupes de Jeunes Catholiques, pour réaliser loyalement le programme qu'ils se sont imposé, placeront à la base de leur action la *piété* dont S.-Paul a dit qu' « elle a les promesses de la vie *présente* avec celles de la vie éternelle ».

Que le but de la piété soit de préparer l'éternel avenir, peu y contredisent : mais que la vie présente puisse bénéficier des fruits de la piété, qu'un groupe de jeunes constituant dans une paroisse un foyer intense de vie chrétienne prétende être par là même le centre d'une activité humaine plus haute, c'est ce qui étonne le monde habitué à considérer la piété comme « une occupation vaine, sans action sur la vie réelle, déprimante plutôt pour les facultés de celui qui s'y adonne (*). Mais il en va autrement pour l'observateur impartial qui, voyant chez les gens de piété « le plus

⁽¹⁾ Nous sommes heureux d'offrir à nos lecteurs ces pages dues à la plume d'un des membres les plus militants de l'Association de la Jeunesse Catholique de France. Nous remercions de tout cœur ce cher ami de nous les avoir réservées. *Réd.*

^(*) GUIBERT, *La Piété*.

de bon sens, le plus de tenue, le plus de compassion, le plus de désintéressement, le plus d'esprit de sacrifice (*) » reconnaîtra facilement dans la piété, cause de ces vertus, le levier puissant qui élève l'âme au-dessus des petites choses de la matière, la « paire d'ailes » que l'humanité réclame pour aller vers le progrès moral, condition du progrès matériel.

Développer chez leurs adhérents une piété éclairée et profonde, tel est donc le premier devoir à la fois religieux et social...

Ils auront ensuite à contribuer au progrès en étudiant puis en répandant par l'exemple et par la parole les principes du Décalogue, ces principes que Le Play, après de minutieuses enquêtes, reconnaissait indispensables au bonheur et à la prospérité des peuples.

Quand nos amis auront travaillé à détruire chez eux et autour d'eux les causes de misère physique qui résident dans l'intempérance, le luxe excessif, la prodigalité, n'auront-ils pas ouvert la voie au progrès ? Quand ils se seront pénétrés et qu'ils auront pénétré leurs milieux, non des maximes de ceux qui veulent que « jeunesse se passe », mais des idées chrétiennes d'ordre et d'économie, de travail et de sacrifice, de justice et de charité, n'auront-ils pas contribué à répandre sur leur pays des bienfaits temporels de premier ordre ?

Mais il y a plus ! l'Eglise — notre mère et notre guide — ne s'est point contentée de débarrasser le champ de l'ivraie qui compromet la moisson, elle ne s'est pas bornée à préparer un terrain favorable au progrès de l'humanité par la prédication de sa morale !

Sans doute elle conduit les hommes vers les réalités éternelles, mais la voie sur laquelle s'effectue leur

(1) GUIBERT, *La Piété*.

pèlerinage est une voie terrestre ! Or « nous savons, disait récemment l'éloquent évêque d'Orléans, les âpretés, les chagrins qui y attendent, embusqués, les hommes même les mieux nantis et à plus forte raison ceux qui le sont moins bien ou ne le sont pas du tout. » Aussi l'Eglise s'est-elle de tout temps préoccupée, soit par ses enseignements, soit par l'activité féconde de ses enfants, « de rendre la terre plus hospitalière » et de placer les hommes dans des conditions physiques qui leur rendent possible l'exercice de la vertu.

Qu'il s'agisse de l'abolition de l'esclavage et de la réhabilitation du travail, ou de l'impulsion donnée aux lettres, aux arts et aux sciences, ou du prodigieux effort de charité qui depuis des siècles fait bénir le nom du Christ pas les déshérités de la vie, peut-on de bonne foi hésiter à voir là une contribution exceptionnelle, unique, au bien-être et au progrès temporels ?

Les groupes de la Jeunesse ne seront donc pas infidèles aux directions de l'Eglise, en travaillant dans leur modeste sphère à améliorer les conditions de la vie matérielle pour leurs concitoyens. Leur influence pour le bien grandira de toute la part qu'ils prendront aux légitimes préoccupations de leur époque.

Qu'après l'enseignement approfondi de la Religion ils inscrivent donc hardiment à leur programme de travail, l'étude des questions sociales, et je veux dire par là, l'étude non seulement des principes généraux sur lesquels reposent les sociétés, mais aussi de tout ce qui intéresse les groupes sociaux auxquels chacun de nous appartient : la famille, la profession et la cité.

Pour remplir ce devoir, comme pour donner leur concours à toutes les formes légitimes du progrès matériel, les jeunes catholiques trouveront dans le passé de bien encourageants exemples. Qu'ils se rappellent « le long effort industriel et agricole des moines dont

le travail de culture et de civilisation, écrit Georges Goyau, a apprivoisé les terrains et les hommes » ; qu'ils aient à cœur de montrer — et ce sera la meilleure réponse à toutes les attaques — qu'aujourd'hui comme hier « la Patrie n'a pas de fils plus dévoués que ses fils catholiques ».

Maurice de GAILHARD BANCEL.